

## *Is It Too Late to Say Critique?*

### DU RETARD AU RETOUR DE LA CRITIQUE

À ses origines, à l'automne 2015, le projet de recherches STORYFIC (F.R.S.-FNRS, 2015–2019), co-dirigé à l'Université de Liège par Jean-Pierre Bertrand et Marc Jacquemain et dont le présent volume constitue l'une des suites, avait pour objectif d'évaluer l'impact du phénomène du *storytelling* sur l'écriture littéraire contemporaine. Au départ d'indices convergents fondant l'hypothèse d'un « choc en retour » des pratiques « non-littéraires » de *storytelling* sur le roman francophone contemporain, il s'agissait d'étudier les modalités d'une réaction de l'institution littéraire à l'endroit d'un phénomène qui en menacerait les prérogatives. À la suite de la popularisation de la notion de *storytelling* dans le champ intellectuel francophone par l'intermédiaire de l'essai éponyme de Christian Salmon<sup>1</sup>, le *storytelling* est en effet (momentanément) devenu un terme générique dénonçant des formes nouvelles, narratives, de communication, de gestion des organisations et de relations publiques, mais aussi l'une des alertes les plus récentes — s'il en fallait encore une ! — de la capacité infailible du capitalisme à phagocytter la critique, et en particulier les valeurs, les ressources et les gestes contestataires engagés par l'art et la littérature. Face à cet apparent « hold-up sur l'imaginaire<sup>2</sup> », les réactions des écrivains, enseignants et autres théoriciens de la littérature se sont faites nombreuses. Elles ont largement été documentées et parfois suscitées par certains projets de recherches, tel que celui dirigé par Danielle Perrot-Corpet à l'OBVIL de la Sorbonne<sup>3</sup> ou (et à sa suite) STORYFIC<sup>4</sup>.

Régulièrement mobilisée dans ces débats, la logique d'opposition entre « le gentil récit littéraire » et le « grand méchant *storytelling*<sup>5</sup> » s'est avérée convenue et à certains égards fallacieuse, non seulement parce qu'elle recycle les mêmes chefs d'accusation que ceux qui, depuis les débuts de l'industrie culturelle, sont portés

- 
1. SALMON, Christian, *Storytelling. La Machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007.
  2. *Ibid.*, p. 20.
  3. Organisé entre 2014 et 2016, ce projet a été à l'origine de nombreux colloques, séminaires et publications. Voir la présentation qui en est donnée sur le site de l'Observatoire de la Vie Littéraire [en ligne].
  4. Voir le carnet de recherches du projet sur la plateforme *hypotheses.org* intitulé « Storyfic ».
  5. GUIDÉE, Raphaëlle, « Le gentil récit littéraire et le grand méchant *storytelling* : anatomie d'un conte contemporain », *Raison Publique* [en ligne], 2018.

par les élites contre les fictions populaires (conformisme, mystification, infantilisation, etc.<sup>6</sup>) ; mais aussi parce qu'elle est propice aux professions de foi dans la valeur essentiellement subversive voire fondamentalement émancipatrice du récit littéraire — Salmon lui-même multipliant les jeux d'opposition entre les fictions mesquines du *storytelling* et la complexité des chefs d'œuvre de la littérature mondiale, à la fois supérieurs aux premières et mis en danger par celles-ci<sup>7</sup>.

Ces mantras ne doivent certes pas être pris pour argent comptant, mais ils indiquent à tout le moins une sorte de renversement de perspective : si les acteurs de l'institution littéraire n'ont eu de cesse de faire valoir la grandeur sociale de leur pratique à mesure que celle-ci semble plus minorée et plus récupérable que jamais, c'est bien qu'ils peuvent miser sur des ressources discursives et figurales visant à contester l'ordre établi. Ainsi, là où le *storytelling* aurait dû alarmer les actrices et acteurs du champ sur l'inaffabilité d'une menace (le capitalisme aurait récupéré la narration, la communication narrative serait un outil de formatage des esprits, le *storytelling* piègerait les affects et les désirs des individus, etc.), cette notion a en réalité intégré le répertoire critique des acteurs, qui s'en sont servi non seulement dans le domaine du journalisme et de l'analyse du discours (pour décrypter le fonctionnement de publicités, de campagnes politiques, de rhéoriques managériales) mais aussi dans celui des études littéraires (pour distinguer la littérature des mauvais récits marchands et en réaffirmer l'efficacité en tant que contre-récit ou contre-fiction<sup>8</sup>).

Chemin est donc fait depuis une perspective actant un perpétuel ou nécessaire « retard de la critique » vers une observation, réjouie, d'un « retour de la critique ».

### RÉSURRECTIONS, RÉINCARNATIONS ET ZOMBIFICATIONS : TROIS HYPOTHÈSES

Évitons toutefois les tours de passe-passe que favorisent certains signifiants particulièrement labiles, à l'instar de celui de *critique*, et tentons plutôt de dégager quelques balises et constats concernant la critique sociale dans la production littéraire contemporaine.

- 
6. MIGOZZI, Jacques, « Storytelling : opium du peuple et/ou plaisirs du texte ? », *French Cultural Studies*, n° 4, 2010.
  7. « Les grands récits qui jalonnent l'histoire humaine, d'Homère à Tolstoï et de Sophocle à Shakespeare, racontaient des mythes universels et transmettaient les leçons des générations passées, leçons de sagesse, fruit de l'expérience accumulée. Le *storytelling* parcourt le chemin en sens inverse : il plaque sur la réalité des récits artificiels, bloque les échanges, sature l'espace symbolique de séries et de *stories*. Il ne raconte pas l'expérience passée, il trace les conduites et oriente les flux d'émotions. Loin de ces "parcours de la reconnaissance" que Paul Ricoeur décryptait dans l'activité narrative, le *storytelling* met en place des engrenages narratifs, suivant lesquels les individus sont conduits à s'identifier à des modèles et à se conformer à des protocoles », SALMON, Christian, *op. cit.*, p. 16-17.
  8. Voir par exemple CITTON, Yves, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Amsterdam, 2010.

En nous concentrant sur la critique sociale *en* littérature, nous mettons d'emblée de côté la question de la critique littéraire (entendue comme l'étude, la discussion et/ou l'évaluation d'œuvres singulières), ce qui ne signifie néanmoins pas que nous réduisons les textes à n'être que les réceptacles possibles de ferments contestataires. L'enjeu est plutôt d'aller travailler dans l'espace de recouvrement de la littérature et des pensées critiques, en tenant compte des médiations propres aux textes littéraires (œuvres, éditeurs, outils d'analyse, méthodes d'enseignement) sans toutefois verser dans une conceptualisation internaliste de leur vigueur et de leur force oppositionnelle. Penser la critique telle qu'elle se théorise et se figure dans la littérature contemporaine oblige plutôt à documenter les élucidations de la critique sociale, à cartographier les espaces de ressourcement qu'elle met à disposition de la production littéraire voire à dénoncer les asymétries opiniâtres ou les glissements trompeurs entre ces deux espaces de discours.

Ceci, en partant d'un premier constat. Lorsqu'il s'agit de penser l'articulation de la production littéraire au politique depuis les années quatre-vingts, il semble communément admis que les auteurs contemporains ne se reconnaissent ni dans les postures manifestaires des avant-gardes<sup>9</sup> ni dans le modèle de l'engagement sartrien<sup>10</sup> — congédiant ainsi deux des principales modalités d'intervention de l'écrivain dans l'espace public. Dans le même temps, on s'accorde à reconnaître aujourd'hui que de nombreux auteurs — de Maylis de Kerangal à François Bon en passant par Olivia Rosenthal ou Arno Bertina — persistent néanmoins à vouloir parler du monde social, selon des modalités cependant moins assertives, plus locales, moins engagées qu'« impliquées<sup>11</sup> ». Si la convergence de ces études est remarquable, elle a ceci d'interpellant qu'elle tend à privilégier le champ sémantique de l'éthique et du social au vocabulaire de la critique et de la politique. Une dichotomie implicite semble s'en dégager, opposant un schéma passé — celui du texte qui dénonce et attaque à partir d'une assise sinon surplombante, du moins fixe — à un schéma actuel plus ouvert, valorisant les gestualités immersives, émotionnelles voire thérapeutiques<sup>12</sup>. Autrement dit, à lire la théorie littéraire intéressée par le « contemporain », il semble que la fonction critique des textes n'ait plus rien d'évident. Au fond, on ne sait plus très bien si celle-ci est plus vigoureuse que jamais, si elle a connu de récentes métamorphoses et labellisations ou si

- 
9. VIART, Dominique et VERCIER, Bruno, « Qu'en est-il des avant-gardes ? » dans *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations* [2005], Paris, Bordas, 2008, p. 321-335.
  10. FLOREY, Sonya, *L'Engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », 2013.
  11. BLANCKEMAN, Bruno, « L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité », dans *Narrations d'un nouveau siècle, romans et récits français (2001-2010)*, sous la direction de BLANCKEMAN, Bruno et HAVERCROFT, Barbara, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013.
  12. GEFEN, Alexandre, *Réparer le monde. La Littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, José Corti, coll. « Les Essais », 2017.

elle persiste tout en étant, à la manière d'un mort-vivant, privée de tout ce qui en faisait la teneur et la puissance.

Ces trois possibilités méritent d'être énoncées plus clairement, à la manière de trois hypothèses historiographiques (revitalisation, métamorphose ou zombification de la critique) et de leurs recodages littéraires respectifs. Elles requièrent aussi d'être testées en regard de ce qui se formule depuis une petite dizaine d'années dans le champ de la gauche intellectuelle. Avant de les détailler, en avançant à grandes et téméraires enjambées dans les pensées de Jacques Rancière, Razmig Keucheyan ou encore Stathis Kouvelakis, rappelons toutefois qu'elles ne s'excluent pas nécessairement. La complexité du champ littéraire, l'hétérogénéité des trajectoires de ses actrices et acteurs et l'inventivité avec laquelle ce champ fait face aux injonctions qui pèsent sur lui nous autorisent à croire que peuvent coexister en son sein complaisances dans l'impuissance, rhétoriques réarmées et impostures contestataires.

### ***Renouveaux et résurrections***

Dans une histoire des gauches brossée à grands traits, on s'entend généralement à décrire une déliquescence de la « gauche de transformation » (pour le dire vite) à partir de la seconde moitié des années 1970. Plusieurs facteurs ont convergé à cet affaiblissement : la mort de grandes figures intellectuelles bientôt remplacées par quelques philosophes médiatiques, le reflux des pensées marxistes et révolutionnaires à la suite de « l'effet-goulag<sup>13</sup> » et plus encore l'offensive idéologique néolibérale qui — combinée au choc pétrolier et au dévoiement des espoirs socialistes par la politique de rigueur appliquée par Mitterrand — a fini par accréditer l'idée qu'aucune politique n'était possible sinon celle qui assure, y compris par des moyens autoritaires, le bon fonctionnement de l'économie de marché.

Si beaucoup s'entendent sur cette historiographie des années 1980 — parfaitement racontée par François Cusset<sup>14</sup> — d'autres, à l'instar de Razmig Keucheyan, font un pas de plus, en diagnostiquant une revitalisation des pensées critiques à l'aube des années 2000. Dans *Hémisphère gauche*<sup>15</sup>, Keucheyan observe un renouveau de la critique sociale et politique depuis la seconde moitié des années 1990, à la faveur de certains mouvements sociaux (les grèves françaises de 1995, l'insurrection zapatiste de 1994, les manifestations contre le sommet de

- 
13. On pense évidemment à la publication en français de *L'Archipel du goulag* de Soljenitsyne en 1973, et aux effets de longue durée qu'aura cette révélation sur la structuration du paysage politique et intellectuel.
  14. CUSSET, François, *La Décennie. Le Grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, 2006.
  15. KEUCHEYAN, Razmig, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques* [2010], La Découverte, 2017.

l'OMC à Seattle en 1999 ou opposées au Forum social mondial de Porto Alegre en 2001) mais aussi plus généralement d'une décentralisation des foyers de la pensée critique, qui émerge dans des régions autrefois tenues en marge du rayonnement intellectuel européen. Résultat : un foisonnement de références nouvelles (Jameson, Spivak, Benahib) ou mobilisées à nouveaux frais (Arendt, Sorel, Schmitt), le retour de concepts autrefois raillés (utopie, souveraineté, sujet) ainsi que de nouvelles hiérarchies intellectuelles par le biais desquelles un certain marxisme hétérodoxe prend une importance grandissante (Benjamin, Gramsci) tandis que des formes de domination irréductibles à la seule exploitation économique sont désormais pensées comme articulées à celle-là.

Le territoire intellectuel cartographié par Keucheyan est vaste, puisqu'il prend pour coordonnées toutes les démarches théoriques visant une remise en question systématique de l'ordre social, avec des degrés de radicalité variable (de l'ancrage révolutionnaire d'un Daniel Bensaïd jusqu'au réformisme bon teint d'un Jürgen Habermas). Retraduite en termes d'enjeux pour la littérature contemporaine, la générosité de cette hypothèse permet de suivre deux pistes d'investigations.

D'une part, elle invite à observer l'émergence de « nouvelles causes » dans une production littéraire dont on ne cesse de professer qu'elle aurait renoué, dans des temporalités convergentes, avec un désir de dire le monde. Plusieurs des contributions ici réunies attestent cette capacité des textes à se faire la chambre d'écho de luttes tantôt nouvelles, tantôt jouissant d'une visibilité croissante ces dernières années. Ainsi, Sylvie Servoise étudie la manière dont le mouvement « Nuit Debout », avec ses expériences d'intensification de la vie politique comme avec ses (relatifs) constats d'échec est venu informer et travailler dans l'après-coup les écritures d'Arno Bertina (*Des châteaux qui brûlent*, 2017) et de Nathalie Quintane (*Un œil en moins*, 2018). Dans une perspective moins attachée à une gestualité militante qu'à l'histoire au long cours d'une cause, Pierre Schoentjes s'intéresse quant à lui à l'émergence tardive de questions écologiques dans le roman français, revenant sur les tâtonnements et hésitations qui ont longtemps conduit les écrivains hexagonaux à hiérarchiser luttes sociale et écologiste.

L'autre piste sur laquelle débouche l'hypothèse d'une revitalisation des pensées critiques à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle vise plutôt un ressourcement ou un réarmement des textes littéraires et des grilles d'analyse qui s'y appliquent. Pour le dire autrement, « l'hémisphère gauche » dont Keucheyan diagnostique la vitalité pourrait fournir non seulement des thématiques mais aussi des outils d'analyse aux écritures contestataires et aux conceptualisations de l'efficacité sociale des textes. Cette contrebande de savoirs est bien illustrée par la lecture qu'offre Frédéric Claisse des romans d'Alain Damasio : en faisant retour au concept de « contrôle » si souvent cité et mis en exergue par l'écrivain, Claisse montre comment l'auteur transforme et trahit en réalité les pensées de Foucault, Deleuze et

Burroughs. Tout en reconnaissant que les romans d'Édouard Louis ne relèvent pas d'une esthétique *queer*, Siân Lucca s'attache à montrer comment les études homonymes alimentent théoriquement la façon dont Louis rend compte de ses expériences, et ce, au même titre que la sociologie bourdieusienne. Les concepts forgés dans les espaces militants peuvent aussi offrir aux études littéraires de nouveaux prismes à l'aune desquels lire les textes : ainsi, Marie-Jeanne Zenetti montre comment l'épistémologie des savoirs situés (développée dans le sillage de Hartsock, ou encore Haraway, Dorlin, etc.) peut être mise à profit pour saisir des formes d'enquêtes littéraires fonctionnant, comme chez Annie Ernaux, moins sur un modèle indiciaire qu'à la façon d'« expertises sauvages ».

### ***Métamorphoses et réincarnations***

À trop prophétiser certains retours — celui du souci du monde et du réel dans la production littéraire contemporaine comme celui de la pensée critique dans le champ intellectuel de gauche — on court cependant toujours un risque : croire que les mauvais jours seraient derrière nous et nous aurions laissés intacts. Aussi, plus qu'un renouveau ou qu'une extension (géographique et conceptuelle) des pensées critiques tels que décrits par Keucheyan, c'est une modification fondamentale de la gestualité critique qui semble faire consensus depuis une bonne dizaine d'années. Le nombre d'essais consacrés à cette question au tournant des années 2010<sup>16</sup> en donne une bonne illustration. Des démarches théoriques aussi hétérogènes que celles de Jacques Rancière, de Luc Boltanski ou encore d'Yves Citton y participent : elles s'entendent à désigner la péremption d'une même posture intellectuelle, à savoir celle qui consiste à dénoncer les machineries de la domination sociale pour donner des armes neuves à ceux qui l'affrontent. Autrement dit, après avoir longtemps fait de l'altérité une position d'idolâtrie ne demandant qu'à être éclairée pour être libérée, tout un courant de pensée finit par réviser une partie des prémisses héritées de la modernité philosophique et d'un certain scientisme. Qu'il s'agisse de tenir compte des ressources stratégiques et discursives des acteurs sociaux<sup>17</sup>, de déconstruire la position para-

- 
16. À titre d'exemples (et outre l'ouvrage déjà cité de Razmig Keucheyan), citons : *Présents et futurs de la critique*, *Tracés*, Hors-série, n° 8, 2008 ; BOLTANSKI, Luc, *De la critique*, Paris, Gallimard, 2009 ; POUPEAU, Franck, *Les Méaventures de la critique*, Paris, Raisons d'agir, 2012 ; CORCUFF, Philippe, *Où est passée la critique sociale ?*, Paris, La Découverte, 2012 ; LOUTE, Alain et MAESSCHALCK, Marc, *Nouvelles critique sociale, Europe-Amérique, aller-tetour*, Monza (Italie), Polimetrica, 2011 ; ou encore CUKIER, Alexis, DELMOTTE, Fabien et LAVERGNE, Cécile (dir.), *Émancipation. Les métamorphoses de la critique sociale*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2013
  17. Voir notamment « Sociologie critique et sociologie de la critique », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, sous la direction de FRANÇOIS, Bastien et HEURTIN, Jean-Philippe, vol. 3, n° 10-11, 1990 ainsi que *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2009.

doxale de maîtrise que requiert cette posture critique<sup>18</sup> ou de penser la critique par d'autres chemins que celui de l'arrachement aux déterminations<sup>19</sup>, une multiplicité de démarches marquent aujourd'hui leur lassitude à l'égard d'un schéma critique qu'il s'agit généralement de réinventer (et dans les cas les plus caricaturaux, de congédier<sup>20</sup>).

Si les gestualités critiques se revitalisent peut-être par le biais de nouveaux savoirs et théories depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle, on constate qu'un certain nombre d'entre elles tentent donc dans un même temps de repenser leur efficacité en évitant les excès de l'expertise, de l'autorité, de la commisération ou de l'universalisme. Et tout porte à penser que ces métamorphoses ne sont pas sans effet sur la production et la théorie littéraire : dans un article intitulé « Critique et théorie, entre crise et espoir », le professeur de littérature Daniele Giglioli tentait précisément de traduire ces enjeux pour la critique littéraire, considérant que « le prestige et le charisme de la critique » étaient « les vestiges de la hiérarchie d'un monde<sup>21</sup> », et que les études littéraires devaient en tirer toutes les conséquences, en se définissant moins comme des méthodes de révélation de vérités que comme des *pratiques*, distinctes par les usages et les effets de lecture qu'elles rendent possibles.

Il ne s'agit là que d'une interprétation possible des métamorphoses de la critique dans le champ littéraire, dont certains articles du volume contribuent à élargir la portée. Ainsi, Jean-Marie Gleize revient sur les formes d'écriture qu'il invente en réponse à un contexte « devenu ou redevenu extrêmement critique » en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, réponse qui passe par un « communisme sensible », autrement dit par un art de se « ménager des devenirs révolutionnaires » dans des expériences et dans des formes attachées à une politisation du quotidien, de l'ordinaire, du commun — Gleize citant d'ailleurs Maïakovski : « La politique / est simple / comme une gorgée d'eau ». L'auteur situe aussi son travail par rapport à d'autres générations de poètes contemporains dont il est proche, avec qui il partage des hypothèses et des constats, mais qui inventent d'autres réponses à la situation en cours. Cette zone du champ poétique contemporain est également explorée dans les pages qui suivent. Benoît Auclerc se focalise ainsi sur une constellation de lieux (les éditions La Fabrique, Al Dante, Questions théoriques, etc.) à l'intérieur de laquelle il interroge un même geste critique (parce que anti-

---

18. Voir notamment RANCIÈRE, Jacques, *Le Maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle* [1987], Paris, 10/18, 2004 mais aussi *Le Spectateur émancipé*, Paris, La Fabrique, 2008.

19. Voir par exemple CITTON, Yves, *Gestes d'humanité. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Paris, Armand Colin, coll. « Le Temps des idées », 2012.

20. Voir par exemple DE SUTTER, Laurent (dir.), *Postcritique*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 2019.

21. GIGLIOLI, Daniele, « Trois cercles : critique et théorie entre crise et espoirs », dans *Liberté et pouvoir, La Revue des Livres*, n° 6, 2012.

idéalisant) : celui qui consiste — comme chez Christophe Tarkos, Sylvain Courtoux, Cyrille Martinez ou Christophe Hanna, héritiers en cela de Francis Ponge — à exhiber ou en tout cas à ne pas forclorre les liens entre leur poésie et l'argent qu'ils en tirent. Autre démarche, liée à la même nébuleuse critique mais qui emprunte ici un tout autre chemin : la contribution de Christophe Hanna et Nancy Murzilli revient sur leur projet de recherche-crédation « l'Agence de notation ». La critique *en acte* des dispositifs d'évaluation telle qu'elle est pratiquée dans le cadre de ce projet se trouve ici redoublée d'un texte qui, à force de photographies, d'anecdotes et de commentaires laissant entrevoir la forme d'un travail en cours, réaffirme le caractère fondamentalement processuel d'une activité qui refuse toute forme de téléologie ou de surplomb dogmatique. Même si elle se penche sur une œuvre romanesque plus éloignée de ces réseaux, la contribution de David Vrydaghs permet elle aussi de souligner quelques métamorphoses critiques. En se penchant sur l'œuvre d'Antoine Volodine et plus encore sur celle de son hétéronyme Lutz Bassman, Vrydaghs invite à observer une véritable « politique de la satire » chez le dernier des écrivains post-exotiques : l'humour ne s'y immisce pas dans les interstices d'une rationalité critique, mais met en œuvre un travail de déconstruction et de raillerie depuis les vestiges de communautés impossibles (mais non désespérées).

### ***Désactivations et zombifications***

Une troisième et dernière hypothèse historiographique s'énonce depuis le camp de la gauche intellectuelle, à la manière d'un cas particulier des « métamorphoses et réincarnations » qui viennent d'être évoquées. Dans ce scénario, assurément le plus sombre mais non pas le moins improbable, les outils et surtout les éléments de langage de la critique sociale auraient été soumis à des logiques de récupération, de massification et de désamorçage de façon à ce qu'ils circulent sous des apparences contestataires sans en avoir ni la teneur ni la portée.

*La Critique défaite* de Stathis Kouvelakis<sup>22</sup>, retrace l'une des généalogies intellectuelles de cette critique sociale version « Canada Dry ». Le philosophe retrace l'histoire de l'École de Francfort de Max Horkheimer à Axel Honneth en passant par Jürgen Habermas. Pour le philosophe et historien de la philosophie, Habermas aurait amorcé dans la théorie critique un tournant réformiste, que la pensée d'Axel Honneth aurait encore confirmé. À la différence de leurs prédécesseurs qui s'attelaient à penser le monde social à partir de ses productions et ses transformations mêmes, les deux auteurs y ajoutent un prisme de lecture normatif, posant ou bien l'existence d'une « norme communicationnelle » transcendante qui rendrait possible les débats et l'émergence de nouveaux accords démo-

---

22. KOUVELAKIS, Stathis, *La Critique défaite. Émergence et domestication de la Théorie critique*, Paris, Amsterdam, 2019.



cratiques, ou bien un principe anthropologique de reconnaissance considéré comme le moteur de l'évolution de toute société. Pour Kouvélakis, cette façon de déduire la démarche critique de principes normatifs signe la fin d'une radicalité révolutionnaire : là où les premiers penseurs de l'École de Francfort visaient une compréhension fine de la culture et des rapports sociaux pour chercher les moyens, ajustés au cas par cas, d'accéder à une émancipation dont on ne peut jamais anticiper les contours, la théorie critique après Habermas et Honneth penserait le social en vertu d'une fin et de moyens auxquels il s'agirait seulement de s'ajuster. Si la critique est donc « défaite », pour Kouvélakis, c'est non seulement parce qu'elle perd la bataille intellectuelle, mais plus encore parce qu'elle a été profondément altérée et comme dénaturée de ses enjeux critiques.

À partir d'un horizon de savoirs et d'une histoire *a priori* très éloignée de la production littéraire française contemporaine, Kouvélakis souligne l'existence d'opérations visant à capter le capital critique et symbolique de certaines notions dont le contenu se trouve en réalité dé-radicalisé. Plus proches de nous, d'autres ont observé des processus analogues, menés sur différents terrains. C'est le cas de Nicolas Vieillescazes<sup>23</sup> qui décrypte le discours d'intellectuels français dits « d'ambiance » qui mobilisent des signifiants aux allures très politisées (le politique, la révolution, l'insurrection, la crise de la représentation, etc.) sans toutefois que ce discours puisse se rattacher à un quelconque camp ou en fâcher un quelconque autre. Pour Vieillescazes, c'est un déclassement de la bourgeoisie intellectuelle de gauche depuis les années 2000 (avec les échecs et la droitisation du parti socialiste français) qui expliquerait que cette dernière, réduite à un rang « décoratif », se complaise depuis une bonne dizaine d'années dans des prises de positions tièdes, alternant entre constats de désastres et appels à la réinvention créative et gentille de soi. Chez Olivier Neveux<sup>24</sup>, une même méfiance est affirmée contre la tendance dans le théâtre contemporain à valoriser les festivals et les spectacles labellisés comme « citoyens » ou « politiques » : pour le chercheur en études théâtrales, cette tendance tranche avec le manque de moyens alloués au théâtre public sous les présidences respectives de Sarkozy, Hollande et Macron, et elle réduit trop souvent le politique à une thématique sociale qui rassurerait la bonne conscience des spectateurs de sortie le samedi soir.

Comme la philosophie, l'essai intellectuel et le théâtre, la littérature contemporaine s'expose très certainement à des dynamiques conjointes de thématisation politique et/ou sociale et de neutralisation de son capital critique, de sorte que certaines des notions dont elles se prévaut pour asseoir sa grandeur (sa force défigurative, sa capacité à dénaturer le langage, ses effets d'entraînement sur les lecteurs, etc.) doivent sans cesse être interrogées et rattachées à des contextes

23. VIEILLESCAZES, Nicolas, « Qu'est-ce qu'un intellectuel d'ambiance ? », *lundimatin* [en ligne], n° 189, 2019.

24. NEVEUX, Olivier, *Contre le théâtre politique*, Paris, La Fabrique, 2019.

particuliers — sans quoi elle risque de se payer de mots... et de labels tapageurs. C'est ce que Justine Huppe montre ici, en adossant à la notion austiniennne de « performatif » un cahier des charges destiné aux études littéraires, afin de s'opposer aux mobilisations hâtives et spectaculaires du concept qui trop souvent sert à justifier à peu de frais l'efficacité de la littérature (immédiate, agissant dans le réel, hors du livre) sans jamais en détailler les conditions de possibilité. Plus encore, c'est un véritable impératif de « reconnexion critique » qui guide le petit essai « It's Too Late to Say Littérature » de Jean-Charles Massera, ici republié et auquel nous devons, par extension, le titre de cette introduction. Assumant une position quasi manifestaire, l'écrivain et artiste y brosse un plaidoyer contre un « paradigme muséographique de la modernité poétique » qui continue de dominer et de réduire tous les enjeux esthétiques et politiques engagés par la poésie à des questions de langue. Autrement dit, Massera dresse un portrait au vitriol d'une esthétique qui, même lorsqu'elle se veut révolutionnaire et expérimentale, reste en réalité prisonnière d'une conception anhistorique de ses formats et de ses visées possibles. Une poétique du confort, donc, coincée dans un temps passé à la manière d'un mauvais esprit frappeur — pour ne pas dire d'un mort-vivant.

#### DES ŒUVRES, DES MATÉRALITÉS ET DES ÉDITEURS — UNE PANOPLIE OFFENSIVE

Comme on l'a dit, aucune de ces trois hypothèses ne peut à elle seule épuiser la diversité des situations offertes par le champ littéraire contemporain. Par ailleurs, telles que synthétisées rapidement dans ces pages, chacune d'elle fait de la critique un geste intellectuel, sans nous fournir les outils adéquats pour penser les spécificités matérielles de la critique sociale en littérature. Pourtant, et comme le dit parfaitement Julien Lefort-Favreau, « la portée critique de la littérature contemporaine ne doit pas se limiter à l'identification d'œuvres spécifiques dont la force subversive aurait valeur de contestation des idées dominantes. Elle doit également être mesurée à l'aune d'analyses de médiations institutionnelles, d'instances de sociabilité et d'échanges concrets ». Le chercheur s'intéresse ainsi à la maison P.O.L et à une conception de l'éditeur comme instance de jugement et de négociation, cherchant des solutions pour parvenir à faire circuler des textes dont l'action politique est parfois, voire souvent, moins conditionnée par leur seul contenu que par le fait matériel d'être mis en commun. Magali Nachtergaël détaille quant à elle certaines formes d'interactions entre la matérialité technologique (enregistreur à bandes, vocoder, tables de mixage, auto-tune) et l'inventivité artistique : de la poésie sonore au rap le plus *mainstream*, c'est sont aussi des migrations de procédés techniques entre des types de contre-culture que son texte redessine. Enfin, de même que la portée critique des textes littéraires est indissociable de savoirs, d'éditeurs et de techniques disponibles, il semble difficile de la dissocier des médiations qui, à l'instar de l'enseignement, participent à sa compréhension et à sa publicité. Sonya Florey et Judith Émery-Bruneau mettent ainsi à l'épreuve un dispositif didactique confrontant des élèves à des textes

formellement déroutants : tout l'enjeu des deux chercheuses est de cerner la fonction critique de ce petit corpus à partir des opérations qu'il requiert de la part de « lect-acteurs », et non seulement à partir de leur contenu. La fonction critique des textes est ainsi distribuée tout au long d'une ligne de production qui va de l'œuvre et de l'éditeur jusqu'à ses lecteurs : une ventilation qui signe moins sa volatilisation que l'étendue des leviers dont elle dispose, toujours au coup par coup.

### **C'EST PAS BIENTÔT FINI DE CRITIQUER ?**

Au vu de ce qui s'énonce et s'observe à la fois dans le camp de la gauche intellectuelle mais aussi des études littéraires attachées au contemporain, il semble incontestable qu'une certaine grammaire de la contestation a changé. Pour les uns, c'est le signe d'un nouvel horizon de luttes, pour les autres la fin de vieilles hiérarchies symboliques, pour d'autres, encore, un enjeu d'envergure pour le maintien du dialogue entre critique sociale et mouvements sociaux. La tentation est alors grande de vouloir changer de tactique en même temps que de vocabulaire, considérant que le lexique de la critique sociale et de l'émancipation nous ventouserait à une représentation du monde désuète et nous empêcherait de voir toutes les singularités de ce qui se passe et de ce qui peut être espéré. C'est cette tentation à laquelle cèdent à notre avis de nombreuses études qui, dès lors qu'elles parlent de littérature contemporaine, privilégient la terminologie du social (voire du sociétal) et de la remédiation.

Tenir au vocabulaire de la critique sociale et de l'émancipation, en tant qu'elles visent, à des degrés de radicalité variable, une transformation ou une transition vers une société déprise des rapports sociaux inégalitaire, c'est tenir à un idéal dont à la fois les fins (la soustraction à la domination ? l'augmentation collective d'une puissance d'agir ? la conquête de droits ?) et les moyens (l'éducation, la réforme, la révolution, la formation de nouveaux espaces d'expression, etc.) varient historiquement et ne sont donc jamais connus par avance. Ceci requiert assurément une grande souplesse sémantique, mais nous faisons un double pari : sur le plan historique, maintenir ce langage permettrait à la fois de rester connectés à une aspiration au long cours et aux ressources qu'elle a produites, et sur le plan épistémologique, cette fidélité pourrait être une condition nécessaire pour observer les processus de revitalisation, de métamorphose ou de désactivation qui galvanisent ou détériorent aujourd'hui les gestualités critiques. Dans les pages qui suivent, la cartographie des frontières entre littérature contemporaine et critique sociale sera nécessairement hétérogène, incomplète, réalisée à partir de points de départ et de focalisations d'échelles variables, mais son impulsion tient à un même désir : celui de ne pas changer les termes d'un problème crucial et irrésolu sous prétexte que les réponses qu'on lui aurait jusqu'ici apportées ont échoué.